



L'HISTOIRE DONT NOUS SOMMES...

**Une histoire collective
orchestrée et mise en mots
par Juliet Cuer Tissot**

*Texte construit en arborescence dans l'esprit des « livres dont vous êtes le héros », écrit
avec la participation de :*

*Jeannie, Anne-Marie F., Anne-Marie W., Nicole, Elisabeth, Isabelle, Gisèle,
Olwen, Daniel et Lilith, Barka, Céline
ainsi que les enfants du Centre de Loisirs Intercommunal de Fabras,
des résidents de l'EHPAD Rochemure à Jaujac
et avec le soutien des bénévoles de la bibliothèque de Jaujac.*

**Projet soutenu dans le cadre de la Convention Territoriale d'Éducation
Artistique et Culturelle sur la Communauté de Communes Ardèche des
Sources et Volcans**

Avril-Mai 2023

Première partie : L'histoire de Martin

Il parlait souvent avec un accent italien. Enfin, ça, c'était avant.

À l'époque, il trouvait que ça le rendait irrésistiblement séduisant. Car oui, c'est évident, Martin aimait follement sortir du lot, qu'on le trouve unique et qu'on craque à tous les coups pour ses beaux yeux. Et ça marchait. Un palmarès dont il se réjouissait. Certains - et certaines - sous le charme malgré *elleux*, disaient poliment de lui que c'était un *bourreau des cœurs*. Un indomptable *coureur de jupons*. Un *qui drague tout ce qui bouge*, emportant le cœur des jeunes filles, sans soucis de froisser des couples naissants ni de briser des amitiés. D'autres, c'est sûr, étaient moins polis. Moins... poètes, disons, dans leurs qualificatifs.

En tous cas, dans l'anonymat des grandes villes où il avait déroulé sa vie d'adulte jusque-là, il s'était fait assez peu de vrais amis. Mais en tant qu'homme, puisque c'est ce qu'il est, il avait quand même acquis une certaine notoriété, et puis... pris du bon temps. Enfin inconsciemment, c'était quand même peut-être pour fuir quelque chose de cette vie-là qu'il avait décidé de partir s'installer à la campagne.

Depuis son arrivée en Ardèche, dans un charmant petit village où tout se dit et tout se sait très vite, il avait d'abord eu du mal à changer ses habitudes. Et autant dire que dès les premiers mois après son installation, Martin avait plutôt éveillé de la méfiance autour de lui. Les bruits, ça court vite. Et une réputation, ça ne se défait pas facilement. Alors il avait entrepris de se faire plus discret, avait mis sa vie sociale en sommeil, jusqu'à choisir d'emménager à Jaujac, à quelque dizaine de mètres seulement de l'école très demandée dans laquelle il avait la chance d'avoir été nommé instituteur depuis septembre. Cet éternel jeune homme

de trente-neuf ans avait eu l'habitude de s'exprimer bruyamment à chaque occasion et d'imposer son avis sur tout. Mais à Jaujac, il était susceptible de croiser des parents d'élèves à chaque pas : dans la rue, au marché, à la Poste, chez le boucher... Alors Martin avait entrepris de porter en tout temps le masque de quelqu'un de sympa, poli, discret, qui ferait dorénavant tout juste comme tout le monde. Promener son chien chaque jour tôt le matin avant d'aller travailler, puis le soir avant de dormir, une fois ses cours et activités bien prêts pour la classe du lendemain. Etre toujours ponctuel. Ordonné. Avoir ses petites habitudes et son horloge bien réglée. Être un bon maître, pour son chien comme pour ses élèves, simple et sans histoires. Habitué à l'exceptionnel par sa mère italienne qui avait élevé son fils unique comme la huitième merveille du monde, Martin avait méticuleusement entrepris de devenir maintenant un être quelconque, un homme discret dont personne ne saurait rien, si ce n'est qu'il fait de son mieux pour être un excellent maître d'école, et que son travail est indéniablement l'unique centre de sa vie.

Ce matin-là, comme à son habitude, six jours sur sept, Martin entend son réveil sonner une première fois à 6h20. Comme chaque jour, six jours sur sept, c'est à la seconde sonnerie qu'il se lève. Il fait cela par principe et bien que généralement reposé après une nuit sagement démarrée huit à dix heures plus tôt. Après une douche bien froide puis chaude puis froide, après un café pour lui et une tartine de Canigou-allégé-aux-viandes-blanches pour son Basset Bleu de Gascogne, Martin s'habille pour la journée, changeant méthodiquement de chemise chaque jour, avec une tendance au bleu foncé en début de semaine, et au clair à l'approche du week-end. Puis avec dans les oreilles les quelques dernières nouvelles du monde via l'appli Radio France de son smartphone encore dernier cri, Martin et son chien Wolof partent en balade dans Jaujac.

Mais même lorsqu'on s'efforce de régler sa vie comme du papier à musique, il y a des choses qui ne s'expliquent pas. Car il subsistait une part d'improvisation dans les promenades de Martin et Wolof. On pourrait dire, une place laissée au hasard. Cette part consistait pour eux à se laisser guider par l'intuition l'un de l'autre, celle-ci les menant tantôt à faire le tour du village en passant par la rue Basse, la plus ancienne du village, celle pour laquelle les seigneurs d'antan exigeaient un droit d'octroi aux passants ; tantôt par les ruelles du Chastelas grimpant raides jusqu'à la tour du donjon et redescendant vers les rives du Lignon. Parfois leurs pas les menaient plutôt vers Rochemure, ancienne ferme dont les quatre clochetons lui avaient valu l'appellation pompeuse de *château*, tout en donnant aussi son nom à la *Résidence Rochemure*, la maison de retraite à l'entrée du village. Aujourd'hui, bercés par la voix de Guillaume Erner dans la matinale de France Culture, Martin et son chien se dirigeaient vers le volcan. C'était un itinéraire un peu plus long que les autres. Et autant Martin pouvait parfois apprécier de laisser son basset faire trempette sur la plage, se posant lui-même volontiers sur les rochers quelques instants avant de reprendre la marche ; autant là, il ne faudra vraiment pas trainer. Car Martin sera à l'heure. Car Martin l'est toujours. A l'heure, c'est à dire, avec vingt minutes d'avance, le temps de préparer sa classe et de saluer poliment les collègues les plus ponctuels.

Son portable affiche déjà 7h40. C'est plus que l'heure de faire demi-tour. Mais Wolof renifle encore avec insistance une Dalmatienne bien trop grande pour lui et reste sourd aux appels insistants de son maître. N'ayant pas envie de risquer d'être tenté d'engager la conversation avec la personne ayant la charge de cette chienne qu'il ne connaît pas, Martin siffle son chien une dernière fois, puis entreprend de redescendre vers le village, se disant que son fidèle compagnon finira bien par le suivre. Mais à croire que par un système de vases communicant le chien aurait

adopté les attitudes que le maître tentait chez lui-même d'abandonner, Martin se retrouve en vain à crier à tue-tête ces deux syllabes , wo-lof, qui lui donnent à chaque fois l'impression d'aboyer comme un c... enfin, non. Comme un chien.

Fâché de risquer de se mettre en retard pour des raisons aussi bêtes, Martin gravit à nouveau la côte, sépare les deux animaux et saisissant son chien par le collier, il se met en route en toute hâte, sans prendre le temps de saluer la maîtresse de la dalmatienne, toute aussi pressée que lui et gênée par la situation. N'ayant pas l'habitude de prévoir une laisse depuis qu'il promène son chien loin de la grande ville, et celui-ci étant de taille plutôt basse, Martin du haut de son mètre quatre-vingt-deux se retrouve donc le dos en bosse de chameau à saisir par le collier cet indomptable qui n'a encore qu'une idée en tête : se faire la belle. Au moment où il se dit que s'il le lâche, celui-ci s'enfuira à nouveau, et qu'il ferait mieux de porter ces petits vingt-trois kilos jusqu'à la maison s'il espère encore arriver à l'heure à l'école aujourd'hui, Martin aperçoit au sol un objet noir qui attire son regard. Il s'agit d'un appareil photo. Un bel appareil photo numérique. Un réflexe. Canon. Martin l'a déjà saisi dans une main, tenant toujours le collier de Wolof dans l'autre. L'heure tourne et Martin le sait. La roue tourne et Martin le sent. Il a déjà dépassé son horaire de retour habituel. Il voit bien que quelque chose en lui est en train de bouger en dehors de la zone de confort qu'il s'était sagement construite. Quelque chose dans cette trouvaille va bouleverser sa journée. Et peut-être plus. À ce stade, il serait bien incapable de dire quoi, ni pourquoi, mais quelque chose en lui, une voix qu'il n'écoute habituellement pas, est en train de le lui chuchoter quelque chose...

Vas-tu prendre le temps de regarder la galerie de photos de l'appareil ? Vas-tu chercher à rendre cet objet ou bien à le conserver ? Vas-tu pour la première fois faire attendre tes élèves

avant d'arriver en classe ?

Martin est tenté de reposer l'appareil sur le bord de la route pour essayer de reprendre le cours de sa journée de travail. Mais s'il fait cela, ce qu'il ne sait pas c'est qu'un jogger matinal, encore positionné à quelques dizaines de mètres derrière lui, va le ramasser et le lui rendre en mains propres quelques secondes plus tard au pas de course et sans lui laisser le temps de réagir, tout persuadé qu'il en est l'évident propriétaire et que l'objet précieux venait juste de lui échapper des mains tandis qu'il prenait son chien dans les bras.

Chèr.e.s lecteur.ices, dans quelques instants, Martin n'aura d'autre choix que de céder à sa curiosité en prenant le temps de regarder une partie des photos cachées dans l'appareil dont il ignore encore à qui il appartient.

L'une de ces photos va le troubler au point qu'il décidera aujourd'hui de ne pas aller travailler.

À vous maintenant de choisir.

Vous avez le pouvoir d'orienter le destin de Martin.

La photo qui va le faire décider de ne pas aller travailler aujourd'hui sera-t-elle :

La photo d'une femme ? Une photo de lui-même ? Ou bien la photo d'un monstre ?

À partir de maintenant, plusieurs choix vont s'offrir à vous dans la suite de cette histoire. Nous vous invitons à faire à chaque fois un choix clair sans chercher à revenir en arrière, sachant que vous aurez toujours la possibilité de découvrir dans un second temps les autres branches de la vie de Martin .

Mais revenons à lui.

La photo qui va pousser Martin à décider de ne pas aller travailler aujourd'hui est-elle :

1 - la photo d'une femme

→ *suite page 8*

OU

2 - une photo de lui-même

→ *suite page 12*

OU

3 - la photo d'un monstre

→ *suite page 16*

Martin découvre les photos d'une femme

On la voit à chaque fois de loin. Sur une quinzaine de photos. Elle qui revient du marché avec un panier plein de légumes. Elle assise sur un banc près de la bibliothèque. Elle sur le parking Place des Fabricaires installée au volant d'une vieille 106 vaguement blanche. Elle encore marchant rue Basse, elle entrant chez le boulanger, elle généralement à pied, plutôt dans des petites rues, elle souvent de dos, parfois de trois-quarts, toujours à une distance certaine, comme si on souhaitait l'observer librement sans risquer être vu.e d'elle. Mais on reconnaît la même silhouette floue, dans des vêtements différents à chaque fois, mais tous plutôt larges et sombres, masquant tant bien que mal les rondeurs d'une femme qui doit avoir dans les... cinquante ans ? Soixante ? Ou plus jeune ? Martin se rend compte qu'il a du mal à lui donner un âge. Cette femme, il a forcément dû la croiser. Visiblement, c'est une habitante de Jaujac, qui fréquente les mêmes lieux que ceux qu'il traverse au quotidien depuis quelques mois. Mais il ne pense pas y avoir jamais prêté attention. Et pourtant il y a quand même quelques personnages du village qu'il a commencé à repérer. Même si pour le moment, il se terre, sort très peu au-delà de ses promenades matinales, ne fréquente volontairement pas les cafés de la place, où il sent bien que tout se passe (et où tout doit se dire et se raconter). Cette femme qui apparaît sur tant de ces photos ne fait visiblement pas partie des incontournables du village qu'on connaît forcément de vue sans leur avoir jamais vraiment parlé. Cette femme est sans doute aussi discrète que lui dans son quotidien. Alors comment expliquer qu'elle fasse l'objet d'une forme d'espionnage dont cet appareil photo serait la preuve ? Martin se dit qu'il cède peut-être un peu vite à son imaginaire gourmand, et que ces photos ont probablement juste été prises par un ou une amie... Non. L'intuition est trop forte et Martin se sent sûr de lui. Cette femme qu'il ne connaît pas est peut-être en danger. Quelqu'un espionne son quotidien.

Quelqu'un qui lui veut peut-être du mal. Martin sent un appel au fond de lui. Il ne peut pas l'étouffer et ne pas entendre cette voix lui crier : *Martin, fais-toi confiance, écoute-toi, prends ta vie en mains, suis ton intuition !*

Perdu dans ses pensées, Martin a laissé ses pas le ramener jusque chez lui, où son chien Wolof, qui le regarde fixement, se demande maintenant pourquoi son maître, au lieu d'endosser sa sacoche de professeur et de changer de chaussures avant de partir travailler comme à son habitude, est actuellement assis sur le canapé, un appareil photo dans les mains, à regarder encore et encore les clichés de cette femme dont ni le maître, ni le chien, ne parviennent à distinguer clairement le visage.

Soudain son téléphone sonne. C'est sa directrice. Il est en retard ! Comment a-t-il pu se laisser absorber à ce point jusqu'à en oublier l'école ! Il laisse sonner cinq fois puis tape de ses deux pouces sur le clavier :

Je vous prie de m'excuser. J'ai un problème familial dont j'ai dû m'occuper en urgence. Encore quelques coups de fils importants à passer. Je vous tiens au courant dans la journée. Merci de m'excuser auprès des élèves et des collègues pour cet imprévu.

Il a écrit ça comme ça. Sans vraiment y avoir réfléchi. Et après une trop courte hésitation, il a appuyé sur envoi. Martin aujourd'hui n'ira pas travailler. Et pour quelle raison ? Lui-même aurait du mal à le dire... À moins que ce ne soit parce qu'il sent vraiment qu'il faut qu'il trouve cette femme ? Et qu'il lui montre les photos ? Qu'elle sache que quelqu'un est en train de l'espionner ? Mais comment la trouver ?

Après son message à la directrice, et habitant tout près - trop près ? - de son lieu de travail, Martin peut difficilement se permettre d'aller juste errer dans les rues de Jaujac, exposé à la vue de tous les parents d'élèves qui ne manqueraient pas de s'inquiéter de voir le maître de leurs enfants dehors, alors qu'il est sensé veiller sur les petits qu'ils viennent de déposer à l'école. Et pourtant, depuis chez lui, il n'y a rien qu'il pourrait faire pour trouver cette femme. À moins que si. Appeler sa cousine qui habite Valence et qui se plaint depuis son installation en Ardèche que son cousin ne lui ait toujours pas proposé de passer chez lui, alors qu'il sait bien qu'elle est disponible en journée, quand son mari et ses enfants vaquent chacun à leurs occupations. Montrer les photos à sa cousine, elle si curieuse et toujours avide de potins.

- Allo Mel ? C'est Martin.

- Oh Martin, je suis tellement contente que tu appelles. Je sais plus comment m'y prendre. On a mis des annonces partout mais les gens ne nous rappellent pas. Elle est tellement belle que je suis sûre que c'est quelqu'un qui nous l'a volée. J'ai entendu des histoires comme ça, des gens qui se font voler leur chat. Au moins les bâtards, ça attire moins l'attention. Comment va Wolof ?

- ...Bien. Merci.

- T'imagines toi, si quelqu'un te volait ton chien ? S'il disparaissait comme ça du jour au lendemain et que tu l'avais plus dans ta vie ? Pour les enfants, c'est une vraie catastrophe. Alexia n'arrête pas de pleurer. Ça l'a réveillée encore trois fois cette nuit. Moi j'en peux plus. Faut absolument qu'on la retrouve. Évidemment tu le connais, Sylvain, il s'en fout complètement. Il dit qu'on a qu'à lui en acheter une autre. Mais ça ne marche pas comme ça, l'amour, pas vrai ? Enfin c'est vrai que toi l'amour, ce n'est pas trop ton domaine, hein ? Enfin à part avec ton chien ! ...Allo ? Allo Martin ? Tu réponds pas ? J'ai encore dit un truc qu'il fallait pas... Martin ? Je t'ai vexé ? Désolée, c'était pas l'idée, je pensais plutôt qu'on

pourrait...

- Pardon Mel, j'ai un double appel, c'est ma directrice, faut que je te laisse.

- Ah oui, mais tu travailles pas aujourd'hui ? Me dis pas que vous faites encore grève ?

- Je te rappelle. Bisous aux enfants.

Quelle idée absurde il avait eue d'avoir voulu appeler Mélanie. Martin sentait qu'il fallait qu'il se méfie un peu quand même de cette intuition qui le menait depuis ce matin à suivre des impulsions bizarres. Plutôt oublier toute cette histoire et partir travailler. Éviter à ses collègues d'avoir à se répartir ses élèves entre leurs classes. Éviter à ses élèves une journée chamboulée dont certains rentreraient chez eux avec l'impression de s'être ennuyés et de n'avoir rien appris. S'éviter à lui-même d'avoir ensuite à se justifier auprès de ses collègues et des parents. Qu'aurait-il à leur dire ? Qu'y avait-il de sensé à tout ce qu'il entreprenait de faire depuis ce matin ?

Martin qui ne déjeunait habituellement pas avant d'aller travailler, mais prenait plutôt un casse-croute à l'heure de la récréation, commençait à avoir faim. Dans tous les cas, rester chez lui ne servait à rien. Il décida de passer quand même à la boulangerie prendre un croissant, qu'il mangerait avant de retourner à son poste. Il pourrait encore arriver à l'heure pour la récréation du matin et trouverait bien un bobard à raconter.

Il changea donc enfin de chaussures, attrapa sa sacoche puis, après réflexion, y glissa quand même l'appareil photo... Un boulanger, ça connaît du monde dans le village. Il pourrait peut-être l'aider.

→ suite page 19

Martin découvre des photos de lui-même

Martin avait grandi entouré de photos de lui. Il y en avait sur les murs, sur le frigo, sur la porte des toilettes, dans des cadres posés sur les meubles du salon. Enfant, il en avait eu plein dans sa chambre aussi, des photos de vacances pour la plupart. Mais à l'adolescence, il avait décidé d'y remplacer son visage par ceux des héros de ses romans préférés d'*heroïc fantasy* qu'il imprimait et découpait au bon format. Il était ainsi devenu un chevalier affrontant tous les dangers pour protéger son peuple contre des ennemis surnaturels. Fan des légendes du Premier Empire, il se prenait pour celui qui aux côtés de Perséphone endossait la mission d'empêcher la montée d'un dieu malveillant. Des photos de l'enfant adoré de sa maman remplacée par des héros mythologiques. Martin avait une forme de prédisposition sinon pour la mégalomanie, au moins pour une forme de surestime de lui-même. Avec une attirance certaine pour les récits magiques. Tout rationnel qu'il était aussi par ailleurs.

Mais quand Martin vit son propre visage apparaître parmi les clichés enregistrés sur l'appareil photo qu'il venait de trouver par hasard en lisière de forêt, c'est un immense sentiment de confusion qui l'envahit. Il y avait là des photos de lui, dans son apparence actuelle, mais dans des lieux qu'il ne reconnaissait pas et des situations qu'il ne se rappelait pas avoir vécues. Ce genre de magie là ne faisait pas partie de sa grille de lecture des possibles offerts par la vie réelle. Car des ponts entre réalité et fiction, il en avait imaginé beaucoup quand il était plus jeune, et d'une certaine manière, cette incursion de l'absurde ou de la magie dans sa matinée lui paraissait étrangement familière. Tout comme le souvenir lointain et flou de quelque chose qu'il aurait perdu. Était-ce la réminiscence de souvenirs fantasmés du temps où il se rêvait en héros mythologique ?

L'une des photos lui rappelait un rêve récent. Plutôt terre à terre d'ailleurs, pas du tout magique, dans lequel la maire du village le remerciait lors d'une cérémonie officielle pour quelque chose qu'il avait fait pour la commune, sans qu'il sache vraiment de quoi il pouvait bien s'agir. Il avait accepté ces honneurs sans oser demander à quels exploits ils pouvaient bien être dus. Au réveil, il aimait analyser ces rêves, et avait interprété celui-ci comme étant le fruit d'une analogie entre sa propre *mère* et la *maire* du village, qu'il venait de rencontrer à l'occasion de sa récente prise de poste. Il voulait être *bon élève*, faire plaisir à sa mère comme à sa maire, il voulait qu'on le félicite. Et qu'on l'adule. C'était une autre de ses manières de séduire, en suscitant l'admiration des femmes. Toutes les femmes. Quelles qu'elles soient.

Martin se rend compte que perdu dans ses pensées, il a laissé ses pas le ramener machinalement chez lui, où son chien Wolof, qui le regarde fixement, se demande maintenant pourquoi son maître, au lieu d'endosser sa sacoche de professeur et de changer de chaussures comme à son habitude avant de partir travailler, est actuellement assis sur le canapé, un appareil photo dans les mains, à regarder encore et encore des photos de lui-même.

Soudain son téléphone sonne. C'est sa directrice. Il est en retard ! Comment a-t-il pu se laisser absorber à ce point jusqu'à en oublier l'école ! Il laisse sonner cinq fois, puis tape de ses deux pouces sur le clavier :

Je vous prie de m'excuser. J'ai un problème familial dont j'ai dû m'occuper en urgence. Encore quelques coups de fils importants à passer. Je vous tiens au courant dans la journée. Merci de m'excuser auprès des élèves et des collègues pour cet imprévu.

Il a écrit ça comme ça. Sans vraiment y avoir réfléchi. Et après une courte hésitation, il avait appuyé sur *envoi*. Martin aujourd'hui n'ira pas travailler. Et pour quelle raison ? Lui-même aurait du mal à le dire...

Peut-être qu'il a tord de se couper à ce point de toute vie sociale depuis qu'il s'est installé à Jaujac. N'avoir dans sa vie que son travail et son chien, c'est quand même un peu pathétique. Pas très sain. Peut-être qu'il se cache à lui-même une forme d'état un peu dépressif ? Ou alors c'est juste un passage, une transition de vie. Il ne saurait vraiment dire comment ça a commencé, mais il s'était senti comme appelé vers ce changement de vie, aussi bien géographique que social, presque psychologique aussi. Comme une petite voix en lui qui s'était mise à lui parler, de plus en plus souvent, à le guider, si tant est qu'il voulait bien l'écouter.

Ce que Martin entendait maintenant, c'était plutôt la faim qui montait. Il ne déjeunait généralement pas avant de partir travailler, et savourait plutôt la pause de la récréation du matin accompagné d'une petit croissant attrapé vite fait à la boulangerie en passant. **Mais après son message à la directrice, et habitant tout près - trop près? - de son lieu de travail, Martin pouvait difficilement se permettre d'aller juste se balader dans Jaujac, exposé à la vue de tous les parents d'élèves qui ne manqueraient pas de s'inquiéter de voir le maître de leurs enfants dehors aux heures où il est sensé veiller sur les petits qu'ils viennent de déposer à l'école.**

Et puis qu'est-ce que c'est cette histoire d'appareil avec des photos de lui ? D'un coup, il a quitté la sphère de la magie, et plus pragmatiquement cela l'inquiète. Est-ce que ce serait des photos de moments qu'il aurait oubliés ? Est-ce que cette cérémonie au cours de laquelle Madame le Maire l'aurait remercié était réelle ? Est-ce qu'il l'aurait juste oubliée et rangée dans sa mémoire

comme s'il s'était agit d'un rêve ? Ou bien quelqu'un prenait-il en photo ses rêves ? Ca, c'était quand même peu probable ! Mais Martin se sentait comme perdu entre le réel, le probable et le magique. Comme si les frontières entre les mondes devenaient poreuses. Quelque chose semblait lui échapper. Et cela commençait à l'effrayer.

Cher.e.s lecteur.ices, c'est vous qui tenez entre vos mains le destin de Martin. Deux choix s'offrent à vous et donc à lui : à vous de choisir !

1 – Martin se ressaisit. Il passe à la boulangerie prendre avec un peu de retard son croissant habituel. Il trouvera bien quelque chose à dire si on le questionne sur son changement de rythme. Et puis ensuite, il ira **ensuite à l'école. Et on verra plus tard pour cette histoire d'appareil photo bizarre...** qu'il embarque quand même dans son sac, au cas où.

→ *Suite page 20*

OU

2 – Martin se sent tout perdu, il se dit qu'il doit être plus fatigué qu'il ne croit, surmené peut-être, et que cette matinée *off* tombe très bien. Allongé sur le canapé, il **se laisse glisser dans le sommeil** en se disant qu'après une sieste, ça devrait aller mieux et qu'il ira travailler cette après-midi, ou bien voir un médecin si cela ne va pas. Mais **Martin rêve....**

→ *Suite page 25*

Martin découvre les photos d'un monstre

C'était dur à dire. Sur certaines photos deux formes palmées ressemblaient à des mains difformes et très sales, au bout de quelque chose qui aurait pu ressembler à des bras mais en très court. Sur d'autres photos, on voyait une sorte de visage ridé et boursoufflé où un nez énorme et un front bombé laissaient peu de place à ce qui semblait bien être de très petits yeux. Mais était-ce un être vivant et monstrueux bien réel ou juste une chimère matérialisée par image numérique ? C'était dur à dire. Et pourtant, la réponse semblait toute trouvée, puisque les monstres n'existent pas. Martin s'étonnait donc de sa réaction. Comment avait-il pu imaginer voir un monstre dans la galerie d'un appareil photo ? Il devait être bien en mal d'aventures. Cette vie de travailleur célibataire ne lui convenait plus, il avait besoin de quelque chose de plus exaltant. Il aspirait à une vie plus... magique. Alors il avait bêtement cédé à ce qui subsistait de son époque *heroïc fantasy* et avait vu un instant dans cette image celle d'un *monstre* susceptible d'avoir été *réellement* pris en photo par la ou le propriétaire de l'appareil. Et soudain, une connexion neuronale le fait émerger de sa rêverie. Mais c'est pour ça que l'idée lui a traversé l'esprit si facilement ! Ah, les mystères de l'inconscient et des réminiscences... En effet, il avait rêvé cette nuit d'un monstre. Il en avait rêvé sans avoir vu à quoi il ressemblait. Mais il y avait bien une histoire de monstre dans son rêve ! Martin aimait ça, quand un rêve lui revenait soudain en mémoire de manière inattendue. Martin sentait en cet instant qu'en fermant les yeux très fort, des images de plus en plus précises du rêve pourraient lui revenir. Il ressentait comme du courage... Étrange sentiment. Qu'est-ce que ça venait faire là ? Des picotements dans le bout de ses doigts lui soufflaient que les sensations de ce qu'il avait vécu dans son rêve subsistaient encore là quelque part, comme dans une autre dimension de sa chair, et qu'en se concentrant sur ces sensations, il serait capable de dérouler tout le fil d'un rêve qu'il pensait avoir

complètement oublié... Un monstre. La peur. Les gens du village. Faire appel à l'instituteur pour apporter la preuve de son existence. Donner confiance... Peu à peu, le rêve lui revenait, comme une narration :

Je venais d'être nommé dans un village. J'étais comme transposé dans l'époque où les instituteurs étaient les hussards de la république, les garants de la laïcité. Les gens respectaient la tradition devant moi, le représentant de la loi, et venaient seuls ou de façon collective me demander conseil pour tout. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'on s'adresse à moi pour me parler de cette bête mystérieuse qui vivait dans la grotte de Labeaume à 2 lieux à peine du village. La cohabitation jusqu'à présent pacifique s'était envenimée suite à la venue de savants, férus d'archéologie, qui doutaient de l'existence de ce fameux dragon. On m'embaucha donc pour servir de témoin. On vint me chercher un jour sans classe pour accompagner une délégation qui se rendait au gîte de l'animal. Je devais être le témoin de son existence. J'étais surpris de voir que la délégation composée de vieux sages comptait aussi de magnifiques enfants, filles et garçons. N'ont-ils pas peur ? Peu à peu, j'ai eu l'intuition de ce qui allait se passer. Ces enfants nous accompagnaient pour servir de sacrifice au dragon. Et moi, on me demandait de les accompagner pour les rassurer. On se servait de moi ! Et il fallait que je le dise aux enfants. Mais sans les inquiéter pour autant. Et sans risquer de nous mettre tous ensemble en danger. Puisque apparemment, il y avait bien un monstre quelque part qui nous voulait du mal, et que ce monstre avait chez les adultes quelques complices prêts à lui donner tout ce qu'il demandait. Et là, je me suis réveillé.¹

Mais le soi-disant monstre de l'appareil photo n'avait rien d'un dragon. Ça, c'était certain. Plutôt un genre de gnome. Alors cette image là n'était pas magiquement sortie de son rêve pour rejoindre la galerie de l'appareil photo qu'il avait trouvé par hasard ce matin là.

¹ 1

Cet extrait d'un écrit de l'une des participantes a été conservé tel quel

Martin se rend compte que perdu dans ses pensées, il a laissé ses pas le ramener machinalement chez lui, où son chien Wolof, qui le regarde fixement, se demande maintenant pourquoi son maître, au lieu d'endosser sa sacoche de professeur et de changer de chaussures comme à son habitude avant de partir travailler, est actuellement assis sur le canapé, un appareil photo dans les mains, à regarder encore et encore les clichés d'un autre animal que lui.

Soudain son téléphone sonne. C'est sa directrice. Il est en retard ! Comment a-t-il pu se laisser absorber à ce point jusqu'à en oublier l'école ! Il laisse sonner cinq fois puis tape de ses deux pouces sur le clavier :

Je vous prie de m'excuser. J'ai un problème familial dont j'ai dû m'occuper en urgence. Encore quelques coups de fils importants à passer. Je vous tiens au courant dans la journée. Merci de m'excuser auprès des élèves et des collègues pour cet imprévu.

Il a écrit ça comme ça. Sans vraiment y avoir réfléchi. Et après une trop courte hésitation, il a appuyé sur envoi. Martin aujourd'hui n'ira pas travailler. Et pour quelle raison ? Lui-même aurait du mal à le dire...

Martin se sentait fatigué. Comme abattu d'une fatigue ancestrale qui surgissait du lointain pour le terrasser sans qu'il n'y puisse rien. Comme si on l'avait ensorcelé ou hypnotisé. Martin éclata de rire. N'importe quoi. Qu'est-ce qui lui a pris d'envoyer ce message à la directrice ? Qu'est-ce que c'est que cette série d'impulsions bizarres qu'il sent depuis ce matin ? D'abord ramasser cet appareil, l'emporter avec lui, regarder les photos, puis y laisser aller son imagination au point d'y voir un monstre et de croire à

son existence ne serait-ce qu'un seul instant ! Il décida de regarder à nouveau les photos comme pour conjurer le sort et se prouver à lui-même qu'il était évident qu'il ne pouvait s'agir que d'une image numérique de fabrication humaine.

Mais seulement, l'image n'était plus là. L'aurait-il effacé ? Martin n'en avait aucun souvenir. Il avait dû faire une fausse manip. Dommage. Il l'aurait bien regardée à nouveau la photo qui l'avait troublé. Tant pis. Il posa l'appareil éteint à côté de lui sur le canapé, et s'apprêta à changer enfin de chaussures et à saisir sa sacoche pour partir travailler, quand soudain, l'appareil se ralluma tout seul... et une image apparut sur l'écran. Il n'en croyait pas ses yeux. C'était ce même personnage au visage difforme qui cette fois regardait droit dans l'objectif. Martin eut même l'impression qu'il le regardait, lui. Il ne se souvenait pas avoir vu cette photo là tout à l'heure. Martin eu l'étrange sensation que c'était à lui que le personnage s'adressait, sans mots ni sons, et qu'il lui demandait avec insistance de l'aider.

Martin se dit qu'il devait décidément être fatigué, très fatigué. Surmené. Voir déprimé. Il s'allongea sur le canapé, s'endormit rapidement, et se mit à rêver.

→ Suite page 25

Martin passe à la boulangerie

Sur la porte, un écriteau : *Je suis actuellement en cure de silence. Mais soyez tranquilles, je ne tiendrai pas longtemps et serai donc de retour dans 20 minutes.*

Le boulanger était connu pour être affreusement bavard. Au point que cela avait refroidi certains clients pressés qui savaient bien qu'en mettant les pieds chez lui, on risquait de se faire tenir la jambe un bon moment. Certains avaient même peu à peu déserté sa boutique pour préférer l'autre boulangerie du village, de peur de se mettre en retard à cause de ses bavardages compulsifs. Et le boulanger le savait. Et le déplorait. Alors il avait progressivement trouvé cette solution de faire ce qu'il appelait des *cures de silences*, en espérant y prendre goût. Comme une forme d'auto-rééducation. Et ça commençait à marcher. Enfin plus ou moins.

Faire une de ces cures de silence, cela signifiait pour le boulanger d'avoir préalablement lancé une fournée ainsi qu'un minuteur d'au moins vingt-cinq minutes, puis être monté par la trappe donnant sur les combles de la maison, et de là s'être hissé par le velux pour accéder à la toiture. Une fois assis sur l'arrête du toit, le boulanger bavard s'offrait quelques minutes de calme à regarder passer les nuages, quand il y en avait, ou juste à faire de son mieux pour essayer de se concentrer sur sa respiration, en faisant les exercices de cohérence cardiaque qu'une cliente lui avait conseillés. Et il s'en sortait de mieux en mieux. Une fois redescendu dans la boutique, il se sentait plus serein, disponible, mieux à même d'écouter les histoires des autres, plutôt que d'étaler les siennes.

Bien sûr, c'est par peur du silence qu'il était devenu aussi bavard. Un besoin continu de combler le vide, une angoisse existentielle de la mort, on lui avait dit. Ca va loin, quand même ces histoires là. Il n'aurait pas cru. Mais il se rendait bien compte que depuis qu'il

avait pris l'habitude de monter au moins deux fois par jour sur son toit, toujours bien en dehors des horaires d'affluence, il se sentait quand même plus calme à l'intérieur. Comme en acceptation de son grand vide existentiel. (Enfin non, il ne pouvait quand même pas dire qu'il en était à ce point là. Mais il sentait qu'il était sur la bonne voie. Plus en paix avec lui-même. Et c'était déjà ça.)

Ce jour là, à peine arrivé sur le toit, son téléphone avait sonné. D'habitude il le laissait toujours en boutique et se servait de sa montre pour lancer son minuteur. Mais depuis que son père était à l'EHPAD et sa mère seule à la maison, il savait qu'elle pouvait l'appeler à tout moment. Et quand son téléphone avait sonné, et que le numéro s'affichant étant encore un de ces 04 24 des démarcheurs publicitaires, il s'était dit que c'était une grosse erreur de sa part de se rendre esclave de cet appareil, et que deux fois dans la journée, il avait bien le droit de faire un peu patienter sa mère. Fâché d'avoir été interrompu dans sa pause silencieuse, il était redescendu prématurément de son toit pour rouvrir la boutique, et fut surpris de voir le nouvel instituteur devant la porte, lisant attentivement son écriteau qu'il trouvait maintenant ridicule : *Je suis actuellement en cure de silence. Mais soyez tranquilles, je ne tiendrai pas longtemps...* Ce petit panneau, il ne se permettait de l'afficher que sur un créneau très court, quelque part entre 9h30 et 11h30 le matin et entre 14h et 16h l'après-midi. En dehors de ces horaires là, la porte restait discrète, et les clients habitués à passer aux horaires de pointes (le matin, le midi et à la sortie des écoles) n'avaient pour la plupart pas connaissance de ses pratiques silencieuses. Et le boulanger ne tenait pas non plus à ce que cela se sache trop. Il fut donc également gêné de voir Martin nez à nez avec la preuve de sa tentative de pratique méditative. Mais pour ne pas laisser paraître sa gêne et sa fragilité, comment souvent, le boulanger commença plutôt par une attaque :

- *Alors M'sieur Dufour, on fait encore grève ?*
- *Je suis juste un peu en retard aujourd'hui. J'ai eu un problème personnel à régler.*
- *C'est pas moi qui vais vous reprocher de pas être à l'heure. Moi, j'ai dû me discipliner quand j'ai démarré la boulangerie. Mais pendant des années, j'y arrivais pas. Je vais vous dire quelque chose. Moi j'ai grandi sur les routes. Mes parents, c'était des voyageurs. Aujourd'hui, je me dis que c'était juste des gens qui vivaient dans la joie et la simplicité, des grands enfants... Mais pardon, je m'étais déjà alors que je reviens tout juste. Qu'est-ce que je vous sers ?*
- *Je prendrai un croissant.*
- *J'en ai des tous chauds pas encore mis en vitrine. Je vais vous chercher ça.*

Martin se dit qu'un boulanger ça connaissait sûrement tout le monde au village, et qu'il pourrait peut-être lui montrer l'appareil photo et son contenu pour avoir son avis. Pendant que le boulanger lui préparait son croissant, Martin sortit l'appareil de son sac. Il le tenait donc à la main - et bien en vu - quand la factrice klaxonna devant la boutique. Comme le boulanger ne répondait pas, elle sortit de sa fourgonnette et entrouvrit la porte de la boulangerie qui fit « ding dong ! ».

- *Antoine ? , dit la factrice, un paquet pour toi ! Je te le dépose dans l'entrée.*
- *Aline, t'en vas pas comme ça ! Le café est prêt !*

Le regard de Martin et celui de la factrice s'étaient croisés un instant. Elle avait baissé les yeux. S'en était suivi un instant comme suspendu. Une gêne bizarre entre eux. Ca lui avait rappelé quelque chose. Elle l'avait salué précipitamment, le visage inquiet, comme prise en flagrant délit. Puis était sortie, remontée vite dans sa fourgonnette et avait démarré.

Le boulanger paraissait déçu tandis qu'il donnait à Martin son croissant tout chaud. Martin était troublé, et il le vit. Il se dit que la factrice devait lui plaire. C'est vrai qu'il était bel homme ce nouvel instituteur. Ils feraient un beau couple. Peut-être même qu'il y avait déjà quelque chose entre eux et qu'il était le seul à ne pas le savoir. Et que c'était pour ça que depuis quelques jours, elle ne prenait plus le temps de boire le café avec lui lors de sa tournée. Mais le boulanger cette fois respira profondément et ne dit rien. Un exploit. Dont il tenta de se sentir fier.

Martin était effectivement resté pensif, l'appareil dans une main et le croissant dans l'autre. Mais tandis qu'il remerciait le boulanger et sortait dans la rue, des images lui revenaient. Wolof. Le volcan. La dalmatienne. La factrice. Oui, c'était elle que Martin avait aperçue ce matin ! Juste avant...de trouver l'appareil photo par terre ! Et si c'en était elle la propriétaire ? Elle avait baissé les yeux vers l'appareil et paru gênée depuis l'instant où elle l'avait aperçu entre les mains de Martin. Elle s'était sans doute sentie démasquée. Et c'est pour ça qu'elle était sortie vite et qu'elle avait décliné l'invitation du boulanger.

Martin hésite entre trois possibilités :

1 – Se lancer à la poursuite de la factrice et la confronter. Il fallait absolument qu'elle lui donne des explications.

→ Suite page 29

OU

2 – Se confier au boulanger, lui montrer les photos pour avoir un avis extérieur. Avait-il vraiment raison de s'inquiéter ?

→ Suite page 32

OU ENCORE

3 – Laisser tomber toute cette histoire, effacer toutes les photos, manger son croissant tranquillement en retournant sagement à l'école s'excuser auprès de ses collègues.

→ *Suite page 30*

Le rêve de Martin

Je marche. Je suis en pleine forêt. J'ai les pieds nus. Il fait sombre. Je ne distingue pas grand chose, je pose un pied devant l'autre au hasard, sans trop savoir pourquoi, sans trop comprendre le sens de cette marche. Je sens que j'aimerais vraiment m'arrêter, m'arrêter de marcher faire une pause, le temps d'y voir plus clair, mais quelque chose m'oblige à avancer.

Et puis d'un coup, la forêt devient moins dense. Il fait jour. J'arrive à l'orée d'un bois. Il y a là un chemin tout tracé droit devant moi. Je prends ce chemin, jusqu'à ce que j'arrive à un grand arbre d'où partent deux autres sentiers. Il faudrait que je puisse en choisir un des deux pour pouvoir continuer à avancer. Mais je n'en ai pas envie. Je ne vois pas ce qui pourrait me pousser à faire un choix plutôt que l'autre. Je n'aime pas cette situation. Alors je décide plutôt de grimper sur le grand arbre. Peut-être que de là-haut j'arriverai à voir où mènent chacun des chemins.

Alors je monte. C'est facile. Je saute d'une branche à une autre avec une agilité qui me surprend. Je suis un petit singe. Je suis ce petit singe en peluche à longs bras et à lunettes que j'avais quand j'étais petit. Mes bras sont longs, si longs qu'ils peuvent me permettre d'atteindre n'importe quelle branche. Je me sens libre. Mais d'un coup, mes bras deviennent si longs que je ne vois plus mes mains. Je ne suis plus le singe en peluche, je suis l'arbre, enfin je suis le tronc de l'arbre et mes bras sont les branches qui continuent de grandir, de grandir encore et je me demande jusqu'où ça va pouvoir aller, et mes bras-branches sont des lianes, des lianes si longues qu'elles s'emmêlent, je ne sais plus reconnaître mon bras gauche de mon bras droit, tout est emmêlé, je suis l'arbre, et je suis enfermé à l'intérieur de l'arbre. Je cogne depuis l'intérieur de l'arbre pour qu'on me laisse sortir. Je crie : y a quelqu'un ? Et je cogne sur le bois de l'arbre pour qu'on me laisse

sortir, mais il n'y a personne pour m'ouvrir et je suis enfermé à l'intérieur. Mais y a -t-il seulement quelqu'un au monde qui sait que je suis là, enfermé, dans cet arbre ? J'ai l'impression qu'on m'a joué un mauvais tour, que c'est une mauvaise blague, et que d'un coup, une bande de vieux copains de lycée va apparaître et me faire « surprise ! ». Mais je n'ai pas de bande de vieux copains du lycée et personne pour venir me délivrer et je crie au secours mais ma voix me répond en écho, je me dit que c'est moi-même qui me suis enfermé là dedans, que c'est ma faute et je frappe encore tout autour de moi et cogne comme sur une porte que je voudrais défoncer...

Et Martin se réveille.

On frappe à la porte. Encore.

Il se lève du canapé et se rend compte qu'il s'était endormi l'appareil photo autour du cou.

Il soulève le rideau et regarde par la fenêtre. C'est le facteur. Ah non, tiens, c'est une factrice. Martin se dit que c'est encore un de ces mots qu'on a tendance à n'utiliser qu'au masculin et il se demande si c'est juste parce qu'il y a moins de factrices que de facteurs. Puis il se dit que cette réflexion est complètement stupide et qu'elle a un paquet pour lui, contre signature. Il signe et prend le paquet entre ses mains, en se demandant ce que cela peut bien être. La factrice paraît gênée. Martin se dit qu'il doit lui plaire. Puis se dit qu'il faut vraiment qu'il arrête avec ça. Il n'est pas prêt encore. Même si elle est jolie, cette factrice, et qu'il aimerait bien lui proposer de rester boire un café. Un café, c'est gentil un café, non ? Mais elle est peut-être mariée ou en couple, et ça, il a dit qu'il arrêterait. Peut-être même qu'elle a des enfants et que ces enfants sont ces élèves. Et alors ? Pourquoi est-ce que ça doit être si compliqué de proposer un café ?

– *Je peux récupérer mon stylo ?*, dit la factrice.

Martin bafouille des excuses, lui rend son stylo et la laisse partir.

Tout à coup, il se sent nul, il se sent seul. Pourquoi se terroriser comme ça chez lui depuis des mois ? Pourquoi refuser de se mêler à la vie sociale du village ? A-t-il peur de lui-même à ce point là ? Ou bien des autres ?

Et puis soudain, des images commencent à défiler devant ses yeux. Comme une impression de déjà-vu. Rêve et réalité se mêlent. Encore. Il a du mal à dissocier ce qui est vrai de ce qu'il imagine. Il voit Wolof qui le regarde, toujours aussi étonné de voir son maître chez lui en dehors du week-end. (*Oui, clairement, ce chien a du flair ou alors il doit compter les jours de la semaines ou quelque chose et être au courant des dates de vacances scolaires, parce qu'il n'est jamais étonné de voir son maître à la maison les samedi-dimanche, et pas surpris non plus que 4 à 6 jours sur 7, une quarantaine de semaines par an, son maître le laisse seul pour la journée après la promenade matinale.*) Mais aujourd'hui, le chien voit bien que quelque chose cloche. Horloge interne, sixième sens, chakra de l'empathie canine : il sent quelque chose. Martin voit Wolof. Il revoit la balade au volcan. La Dalmatienne. Sa maîtresse. La factrice. Ce regard gêné. C'est le même qu'il a aperçu ce matin juste avant...Juste avant de trouver l'appareil photo ! Et si c'était elle la propriétaire ? Mais si l'appareil est à elle, pourquoi n'a-t-elle rien dit en voyant Martin lui ouvrir la porte avec cet objet autour du cou ? C'est forcément qu'elle a quelque chose à cacher. Et si sa gêne venait justement de s'être sentie démasquée par Martin lorsqu'il lui a ouvert la porte ?

Deux choix s'offrent à Martin.

1 – Rattraper la factrice pour la questionner sur l'appareil et sur son contenu. Elle finira bien par parler et l'aider à éclairer le mystère qui le travaille depuis ce matin. Peut-être est-ce beaucoup plus simple que tout ce qu'il a pu imaginer jusque là.

→ *Suite page 29*

OU

2 – Patienter. Il la reverra bien, cette factrice. Et laisser tomber cette histoire...ou au moins la mettre de côté.

→ *Suite page 30*

Martin suit la factrice

Il la voit au bout de la rue dans sa fourgonnette, qui s'arrête toutes les quelques dizaines de mètres. Elle est belle, cette factrice. Il la voit qui salue les passantes et les passants. Tout le monde la connaît. C'est beau comme métier de faire ce lien entre les gens. Il se demande si elle apporte beaucoup de lettres manuscrites, ou si ce sont surtout des courriers administratifs et des publicités. Il se dit que ce serait dommage que ça se perde, ce métier, que si ce métier n'existait pas, il ne l'aurait peut-être pas rencontrée. Il est presque arrivé à sa hauteur, se dit que cet appareil photo qu'il a trouvé ce matin, c'est un cadeau de la vie, qui va peut-être lui permettre de rencontrer la femme de la sienne. Même s'il n'y croit pas, à ça, à une femme ou à un homme pour la vie. Mais quand même, il y a des rencontres qui peuvent changer le cours des choses et il se sent prêt à ce que sa vie change.

Il a l'impression qu'elle a jeté un regard vers lui. Gêné, il s'est arrêté et a refait son lacet, tout en se disant que c'est vraiment cliché de s'arrêter faire son lacet quand on cherche à suivre quelqu'un sans en être vu. Elle est remontée dans sa fourgonnette, alors il se remet en marche et se sent prêt à l'aborder au prochain arrêt. Mais voilà qu'elle démarre, accélère, et disparaît. Comme une évidence qui lui échappe et qui s'évanouit. L'avait-elle aperçu dans son rétroviseur ? Avait-elle trouvé étrange cet homme qui la suivait tout le long de sa tournée ? Avait-elle des raisons de fuir Martin ? Ou bien avait-elle juste fini de travailler ? Tout ce que l'on sait, c'est que Martin la perdit de vue. Et que cela le bouleversa. Il décida de rentrer chez lui.

Arrivé chez lui, il voit que la factrice a dû y passer aussi, puisqu'elle y a déposé devant sa porte un paquet.

→ Suite page 31

Martin laisse tomber

Reprendre le cours de sa vie normale. Pourquoi s'en être écarté ? Retrouver son rythme ordinaire et bien calé. Les choses sont tellement plus simples quand on suit le programme prévu, quand on respecte à la lettre l'ordre du jour de la réunion. Il déteste ça quand les réunions durent deux heures parce que les collègues apportent des sujets qui n'étaient pas à l'ordre du jour. Il déteste ça arriver en retard chez lui. Que son chien l'attende.... Que son chien l'attende. Martin prend conscience soudain de la tristesse de sa vie. Sa vie telle qu'il se l'était bien ordonnée ne laissait plus de place pour la surprise, pour la créativité. Pourquoi était-il tout à coup devenu si rigide, si fermé aux rencontres, si méfiant envers l'imprévu ? Martin n'est pas en réunion. Personne n'a écrit d'ordre du jour à sa vie. Il peut encore choisir de changer de route. Faire ce qu'il veut vraiment. Mais que souhaite-t-il vraiment ?

C'est à ce moment là qu'il se rend compte qu'il n'a même pas ouvert le paquet que lui a déposé la factrice.

→ Suite page 31

Martin découvre son colis

Il tient le paquet entre ses mains. C'est dur. Rectangulaire. D'une forme banale. Vingt centimètres sur trente. A peine. Il l'a retourné dans tous les sens. Pas de nom d'expéditeur. L'emballage est un papier kraft neutre et sans marque. Tiens ! Sans timbres non plus ! Comment avait-il pu ne pas remarquer ce détail là tout de suite ? Pas de timbre ni d'étiquette d'envoi. Juste son nom et son adresse, écrits à l'encre noire, à la main, comme si on avait voulu imiter des caractères d'imprimerie. Il ouvre. C'est un livre. Un livre comme il n'en a jamais vus auparavant. Un livre dont la couverture, blanche et lisse, est vierge.

Une sensation étrange l'envahit. Comme un courant chaud – à moins qu'il ne soit très froid ? - qui lui parcourt tout le corps, de bas en haut, et qui une fois arrivé à la tête, lui pique et lui fige le centre de la langue. Un goût de métal emplit sa bouche. Comme un goût de sang. Martin porte inquiet ses doigts à sa bouche comme pour vérifier, mais sa salive est bien claire. Limpide. Comme les pages du livre : vierges. Rien n'y est écrit. Un petit mot s'échappe alors d'entre les pages tandis qu'il les feuillette, perplexe. « A toi maintenant d'écrire l'histoire dont tu es le héros. Je te propose de t'inspirer d'une femme qui vit dans ton village. Elle s'appelle Siraine. Elle écrit des poèmes. Elle s'est inventé plusieurs identités, vit plusieurs vies en parallèle. L'imaginaire crée des tunnels pour passer de l'une à l'autre. Par le pouvoir des mots, à toi d'inventer la vie que tu souhaites vivre ».

Martin s'installa à son bureau. Et se mit à écrire l'histoire que vous venez d'entendre. A l'heure qu'il est, il fait une pause, pour prendre l'air. Il entend au loin de la musique et se laisse guider par le son qui se rapproche peu à peu.

****Fin de la 1^{ère} partie****

Martin se confie au boulanger

- Vous avez parlé bien d'un café, non ? Demanda Martin, un peu taquin.
- Ah oui. Puisque Louison est partie, s'il vous le voulez, il est pour vous !

Le boulanger lui offrit un café et s'en servit un également. Il n'avait encore jamais pris le temps de discuter avec le nouvel instituteur, et c'était l'occasion.

Martin se dit qu'il était en retard mais que tant pis, il y a des jours comme ça...et indéniablement, aujourd'hui, c'était un de cela.

Le boulanger ne le questionna pas sur les raisons de son retard, ni sur pourquoi il ne paraissait pas pressé de retourner travailler.

Martin lui demanda ce que c'était que ce panneau sur la porte. Et le boulanger, sentant que les deux hommes avaient sans doute quelque chose à partager, et que cette journée avait décidément quelque chose de spécial, lui proposa de le suivre. Il ferma la boutique, et emmena Martin sur le toit du magasin.

Il y a des jours comme ça, où on fait les choses sans prendre le temps d'y réfléchir. Sans l'avoir décidé. Parce que réfléchir ne nous vient même pas à l'esprit. Parce que quelque chose de plus fort que nous nous conduit à prendre des directions inattendues, qui dans un autre contexte, dans une autre journée, nous auraient parues totalement absurdes, insensées, folles. Et là, ça paraît - non pas « normal » - mais logique, d'une parfaite évidence, sans que l'on ait la moindre idée de ce qui peut bien nous conduire à ressentir cela.

Assis sur le toit qui leur offrait une vue panoramique sur le village,

Martin et le boulanger riaient ensemble de bon cœur. Ils devaient en avoir besoin. Chacun pour ses raisons. Qu'ils ne se donnèrent pas la peine de partager. Ils parlaient philosophie de la vie, entre pragmatisme et ésotérisme, reconnaissant l'un et l'autre que tant de choses leur échappaient, et qu'il était bien tentant de trouver dans la magie ou dans la spiritualité des explications à ce qui n'en avait pas.

- *Tu vois, cette femme assise sur le banc, là bas ? dit le boulanger. C'est Louison, la factrice, qui m'en a parlé. Il paraît qu'elle écrit. Des poèmes. Et qu'à chaque fois, elle change de nom. Je trouve ça génial. Comme si on pouvait s'inventer mille vies en une seule. Et sur sa boîte aux lettres, elles sont pleines à habiter là, alors qu'en vrai, elle vit toute seule. Mais dans sa tête, ça doit pas être triste !*

Martin crut alors reconnaître cette femme.

- *Comment elle s'appelle ?*
- *Son vrai nom ? Il paraît qu'elle s'appelle Siraine. S-I-R-A-I-N-E. Siraine Bouvard. Mais c'est rare que son courrier arrive à ce nom là. T'imagines un peu le boulot pour la factrice si on avait tous huit noms différents sur nos boîtes aux lettres ?*
- *Ca me fait penser à Pessoa. Fernando Pessoa. Tu connais ? C'est un poète portugais. Il écrivait sous plein de pseudonymes différents. Il appelait ça ses hétéronymes. Ces « autres lui ». Et chacun d'entre eux écrivait même dans un style différent.*
- *Notre poétesse de Jaujac, je sais pas si elle écrit dans des styles différents. Moi, la poésie, j'avoue que j'y connais rien. Les livres, c'est pas pour moi. Je laisse ça à d'autres. Aux lettrés comme toi.*

Martin ne se sentait pas appartenir à la classe des « lettrés ». Et

pourtant, en tant que professeur des écoles, c'est bien lui qui apprenait les lettres à ses élèves...

Ses élèves ! Il était temps qu'il y retourne. Il se sentait à la fois très loin, et tout à fait prêt à aller les retrouver. Cette matinée hors du commun lui avait fait du bien. Comme si elle lui avait ouvert des portes vers d'autres possibles, dont il n'avait pas encore conscience...

****Fin de la 1^{ère} partie****

Deuxième partie : *L'histoire de Siraine*

Je me creuse. Le ventre, la tête. Je me sens en creux, comme une caverne inexplorée, où se cacheraient une bête inconnue. Une caverne sombre. Comme avant l'invention du feu.

Besoin de lumière pour y voir clair, parce que là, j'y vois rien. Pas la moindre idée. On parle des fois du syndrome de la page blanche, mais moi, je la vois plutôt toute noire, ma page, toute sombre. Je sais que les idées sont là, quelque part, encore cachées en moi, et qu'à un moment, c'est sûr, elles vont jaillir. Mais en attendant, c'est le black out, extinction des feux, l'obscurité la plus totale.

Et si l'inspiration ne revenait plus jamais ? Et si plus jamais rien ne me venait... cet élan comme un tsunami de mots, d'images et de sons qui me remplissent et me débordent sur le papier sans même que je m'en rende compte... et si plus jamais cela ne devait m'arriver ?

STOP. Tu broies du noir, là, Siraine.

Arrête-toi tout de suite.

Fais une pause, et sors.

Ca, c'est mon signal d'alarme interne qui me parle. Elle fait ça, des fois, et j'ai pas d'autre choix que de l'écouter, la petite voix qui m'empêche de sombrer. Parce que la sirène interne de Siraine, si je l'écoute pas, elle part en acouphènes, son arme ultime, à ma sirène intérieure.

Pause. Juste pour ne pas créer de confusion, je dois préciser que moi aussi je m'appelle Siraine, c'est mon prénom. Mais ça s'écrit pas comme une sirène. Moi, à la naissance, on m'a mis un A et un I entre l'R et l'N. A-I, A-I, a-ï aï aï....

Bizarrement, je l'ai pas choisi, celui-là, de prénom, mais je m'y suis faite. Au moins pour l'administratif et le quotidien. Mais j'ai jamais eu envie de rien signer de mon vrai nom, pour ce qui est de...mes écrits. Oui, normalement, j'écris des poèmes, on attend de moi que j'écrive de la poésie, de la prose des fois. Mais là je sèche, y a rien qui sort, et ça fait trop longtemps et si j'écris pas alors est-ce que j'existe plus ?

Siraine ? On a dit : STOP.

Plus je reste sans écouter l'alarme, plus le sifflement suraigu va monter de plus en plus fort dans mon oreille.

Alors je sors, pour pas que ça... Aïe !

Voilà. Je suis dehors. Je fais quelques centaines de mètres, en posant bêtement un pied devant l'autre. Me concentrer sur la sensation du talon, puis de la pointe. Qui se pose au sol. Face interne. Face externe. Dérouler les chevilles. Détourner mon attention de l'acouphène qui a eu le temps de s'installer. *Mais qui va disparaître, l'acouphène hein ? Qui va s'en aller... Aller ! ça suffit là, c'est bon, je suis sortie de chez moi, j'arrête de broyer du noir, tu vois ? Alors maintenant casse toi.*

Puis ce sont d'autres sons qui me parviennent. Ceux de la fête. Les jeux forains installés comme chaque année sur la place du village.

En général, c'est un moment que je fuis. C'est trop bruyant, c'est trop plastique, trop coloré pour moi. Enfin ça colle pas avec mon village tel que je le vois. Mais il en faut pour tous les goûts. Et aujourd'hui, je suis étonnée de me rendre compte que ça me plaît. Parce que ça me surprend. Ça tranche avec mon état intérieur, ça détonne avec ma vie et ça me fait du bien. Tout ces cris. Ces rires. Ces regards d'enfants heureux, avides de joies et de sensations

fortes, ça apaise ma sensation de grève interne, de silence assourdissant.

Je m'éloigne un peu de la place et je m'assois sur un banc. Je suis devant la bibliothèque. Je me sens inspirée, d'un coup, devant la bibliothèque, et j'écris quelques vers dans mon carnet. Ça s'enchaîne, c'est simple, et je trouve ça pas mal ! Je pourrais déjà leur envoyer ça. Ça ferait un début. Ça montrerait au moins que je peux encore. Ensuite...sous quel nom faudra qu'ils le publient... ça on verra bien.

Et puis je me suis levée.

Je sais pas pourquoi j'ai fait ça. Parce que si j'étais restée assise, tout aurait été différent. Mais je me suis levée et j'ai fait le tour du banc. Comme ça, sans savoir pourquoi. Et là, pile à ce moment là, elle est passée à vélo, la factrice, juste à côté là où moi j'étais debout, et c'est la première fois, je l'avais jamais vue à vélo avant, je savais pas qu'elle pourrait passer comme ça, là, si vite, et me bousculer. Sans faire exprès, hein, je sais. Mais je l'ai lâché. J'ai lâché le carnet, et j'étais juste au-dessus. Juste au-dessus de la grille, et c'est par là qu'il est tombé, le carnet. Il est tombé dans les égouts. Comme si tout ce que j'avais écrit s'était enfui par le bas, vers les profondeurs. Elle a dit pardon pardon excusez-moi, vous allez bien, je suis désolée, j'ai dit oui mais mon carnet, mais elle était déjà repartie. Et moi je suis restée à regarder, à essayer d'attraper la grille, de la soulever, mais sans même arriver à voir le carnet où il avait bien pu passer, et puis trop lourde la grille, beaucoup trop lourde, d'un coup tout est devenu trop lourd, alors... je me suis rassise sur le banc. Sur le banc sur lequel j'aurais très bien pu être restée, et rien de cela ne se serait passé. Si j'étais restée assise, je ne l'aurais pas rencontré.

Cher.e.s lecteur.ice.s, c'est maintenant le destin de Siraine, la poétesse, que vous pouvez influencer.

Siraine va-t-elle :

1 – Rentrer chez elle et se mettre à écrire son aventure

→ *Suite page 39*

OU BIEN

2 – Rester là et tenter de récupérer son carnet.

→ *Suite page 40*

Siraine rentre chez elle

De retour chez elle, elle se prépare un thé. Pendant que l'eau chauffe, elle ère nonchalamment devant sa bibliothèque et attrape un livre au hasard, qu'elle feuillette pour passer le temps, sans réfléchir. **Ses yeux se portent sur une statuette d'enfant qu'elle n'avait jamais vue auparavant, elle en est certaine, pourtant elle lui semble familière. Alors elle la scrute avec plus d'attention. Le regard de l'enfant exprime une inquiétude, peut-être une attente. Soudain elle s'aperçoit avec stupéfaction que c'est le visage de l'enfant qui peuple souvent ses cauchemars.**²

Elle passe ensuite quelques heures à écrire, studieusement, tout ce qui lui vient, à propos de ces cauchemars. Elle écrit l'histoire d'un enfant oublié de tous, si seul et abandonné qu'il s'est statufié, et qu'il survit coincé entre les pages d'un livre poussiéreux que personne n'a lu depuis des lustres. A travers les mots qu'elle écrit, elle sent qu'il appelle à l'aide et qu'il cherche à sortir, qu'il aspire à remonter à la surface, à retrouver la lumière.

Puis, satisfaite, elle se cale dans son fauteuil, caressant le joli chat racé qui a élu domicile chez elle depuis quelques semaines. Et s'endort.

Soudain le chat bondit et sort par la porte qui s'est entrouverte. Siraine se réveille alors en sursaut et repense à son carnet. A cette grille d'égout. A l'enfant. Tout se mêle.

Elle sort de chez elle et marche jusqu'à l'endroit où son carnet lui avait échappé des mains.

→ *Suite page 41*

²

Cet extrait d'un écrit de l'une des participantes a été conservé tel quel

Siraine cherche à récupérer son carnet

Elle tente sans succès de soulever la plaque d'égout et se dit qu'il lui faudrait quelque chose pour faire levier.

Soudain elle voit ce chat devant elle. Oui, c'est lui, c'est sûr. Ce beau chat racé qui est arrivé il y a quelques semaines devant sa maison, et qui depuis ne la quitte plus d'une semelle. Il est là et il la regarde. Et comme s'il lui avait fait signe de la suivre, il s'éloigne et elle lui emboîte le pas.

Arrivée chez elle, elle se prépare un thé. Pendant que l'eau chauffe, elle ère nonchalamment devant sa bibliothèque et attrape un livre au hasard, qu'elle feuillette sans réfléchir. **Ses yeux se portent sur une statuette d'enfant qu'elle n'avait jamais vue auparavant, elle en est certaine, pourtant elle lui semble familière. Alors elle la scrute avec plus d'attention. Le regard de l'enfant exprime une inquiétude, peut-être une attente. Soudain elle s'aperçoit avec stupéfaction que c'est le visage de l'enfant qui peuple souvent ses cauchemars.**

Un son strident la coupe de sa rêverie. Le chat a fait tomber le tisonnier en fer blanc qui était appuyé sur le bord de la cheminée. Et le voilà qui la regarde à nouveau, comme s'il lui parlait.

Siraine, elle aime pas les animaux. Ca demande trop d'attention, les animaux. Mais ce chat, il est touchant, il est différent. Et ce tisonnier qui vient de lui apparaître sous les yeux, pourrait bien être exactement l'ustensile dont elle avait besoin... La vie est bien faite et les chats sont étonnants.

La nuit tombée, elle embarque le tisonnier et retourne près du banc avec dans l'idée de soulever la grille d'égout pour y récupérer son carnet.

→ Suite page 41

La rencontre avec « le gnome des égouts »

C'est là que je l'ai rencontré. Il faisait nuit noire. Les rues étaient calmes et vides. Comme si tout le monde avait disparu après la fête foraine, emportés par le tourbillon d'une machine à barbe à papa.

Quand je suis arrivée, il était assis sur le banc. La grille d'égout était soulevée. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai tout de suite pensé que c'était par là qu'il était arrivé. Faut dire qu'entre ses mains, il tenait mon carnet. Celui que j'avais laissé échapper un peu plus tôt dans la journée.

Le chat qui m'accompagnait, ou que je suivais je ne sais plus, s'est assis à côté de lui. Ils avaient l'air de se connaître. Il l'a caressé. Qui caressait qui n'était pas très clair. Ils paraissaient comme deux animaux à la fois sauvages et solides, remués par la vie et chargés d'expériences mystérieuses. J'aurais eu du mal à lui donner un âge. Vraiment. Il avait tout d'un vieillard mais quelque chose dans sa très petite taille et dans sa manière de se mouvoir semblait avoir appartenu il y a peu à un très jeune enfant.

Je lui ai proposé de l'aide, et progressivement, il m'a raconté des bribes de son histoire. Comment son enfance lui avait été volée. Comment il avait fui, était parti sur les routes, avait parcouru des distances qui lui avait usé le corps et déformé les membres. Comment se faisant traiter de monstre ou de voleur, il avait peu à peu gagné les souterrains, ne sortant de terre qu'à la nuit tombée. Ce qu'il était vraiment, lui-même ne le savait plus. Il avait perdu la mémoire car il avait perdu les mots. Et quand mon carnet plein de mots lui est tombé dessus, il s'est dit qu'il était temps qu'il les retrouve, qu'il parle, qu'il apprenne à écrire.

Moi je voulais récupérer mon carnet.

Mais il m'a dit non.

Il m'a dit :

D'abord, apprends-moi les mots.

Alors Siraine, la poétesse :

1 – Lui a appris à écrire

→ Suite page 43

OU

2 – Lui a écrit un poème

→ Suite page 44

Siraine apprend à écrire au gnome des égouts

Les lettres ne font pas tout, mais les lettres sauvent.

Les lettres traces mais s'effacent.

Les lettres sont vaines et sont vingt-six.

En voici quelques unes :

A comme

V comme

E comme

C comme

D comme

E comme

S comme

M comme

O comme

T comme

S comme

O comme

N comme

P comme

E comme

U comme

T comme

(texte à compléter librement !)

Fin de la 2^{ème} partie

Siraine écrit un poème au gnome des égouts

On t'appelle le gnome des égouts

On tape L qui écrit Là,

On tape L qui écrit Lui

On t'appelle

Et toi tu cries et toi tu luis et tu t'éclaires dans ta nuit

Tu es

Et pourtant tu

Je te regarde et je

Mais au fond de moi

Grâce à toi je.....

Si seulement.....

J'aimerais te dire.....

(texte à compléter librement !)

Fin de la 2^{ème} partie

Troisième partie : L'histoire de la factrice

L'autre jour, j'ai entendu une petite fille pleurer. Elle pleurait parce qu'une adulte lui avait donné tort devant ses amis en affirmant que la magie existait bel et bien, alors que la petite fille s'efforçait justement de convaincre ses amis du contraire.

C'est moi le personnage magique de cette histoire. Tout le reste est réaliste. Réel ou pas, peu importe : tout le reste est *possible*. Mais c'est moi qui sème le trouble. C'est moi qui crée du lien, des ponts entre les gens, des passerelles entre les temps, entre passé, futur et présent, entre monotonie, action et magie.

Les photos que je prends sont au-delà des temps. C'est moi qui ai photographié Siraine, la poétesse, par curiosité. Je l'ai suivi durant des semaines, pour tenter de comprendre qui elle était, elle qui a tant de noms sur sa boîte aux lettres, alors qu'elle vit toute seule. Et j'ai compris, (avec l'aide d'internet, mais même les magiciennes ont bien le droit de s'envoler sur la toile) j'ai compris que ses différents noms correspondent aux différents pseudonymes avec lesquels elle écrit. J'en ai parlé au boulanger, parce que ça lui faisait du bien, que quelqu'un d'autre vienne lui raconter des histoires.

Les photos de celui que j'ai appelé le « gnome des égouts », je les ai prises pour vous aider à le retrouver, à le délivrer du sort qui lui a été jeté. Pour faire de lui l'enfant qu'il n'a jamais été. Lui permettre d'apprendre à lire et écrire, et de faire de lui l'élève que Martin, l'instituteur, a décidé d'accueillir dans sa classe.

Oui, Martin, a fait des pieds et des mains pour que l'on accepte à l'école cet élève hors normes, hors format et hors des âges légaux. Car Gona, comme il a souhaité se faire appeler, n'a pas de date de

naissance connue, ni de jour ni d'année, son existence n'ayant jusque là jamais été notée dans aucun registre.

Mais Gona, l'ex-gnome, est entré à l'école. Et c'est devenu un excellent élève.

Dans quelques années, madame le Maire a présidé une cérémonie pour féliciter Martin d'avoir si bien accueilli le brillant Gona, qui fait aujourd'hui la fierté de son village.

Oui, j'ai bien dit : « *dans quelques années, madame le Maire a présidé...* ».

Oui, vous voyez, les temps se mêlent. La chronologie s'emmêle et reste en tout temps subjective. Et l'histoire de Martin, comme la nôtre, peut encore s'écrire à chaque instant.

Chaque pas que nous posons dans les pages blanches du livre de nos vies est un salto dans le trampoline de nos imaginaires rebondissant.

Je suis factrice
Je transmets des lettres.
De ma fourgonnette ou de mon vélo
Je crée du lien entre vos mots
Alors écrivez
Ecrivez-moi
Ecrivez-vous
Et faites-moi confiance pour le transport
Le transport amoureux
Car heureux.e qui aime les mots

Aime - On - L'aime - Oh...

Cette histoire est le fruit de la rencontre de nombreux imaginaires qui se sont exprimés tantôt à l'oral, tantôt à l'écrit.

Martin l'instituteur d'origine italienne, dragueur repent, est né à l'EHPAD de Jaujac où il a trouvé un appareil photo.

C'est au Centre de Loisirs Intercommunal de Fabras que 3 choix se sont offerts à lui (photo de femme, de lui-même ou d'un monstre).

Autres textes autour de Martin :

Martin achève son tour de volcan, heureux à l'idée de retrouver sa classe, son chien gambadant à ses côtés. Soudain ses yeux le portent vers un objet au sol.

Mais c'est un appareil photo, quelqu'un a dû le perdre.

Tout à coup, une foule de souvenirs lui reviennent. Cette photo a-t-elle un lien avec sa propre histoire... Soudain l'évidence lui saute aux yeux...

Elisabeth

Machinalement il consulte la galerie de photos contenues dans l'appareil. L'une d'entre elle le laisse pantois. Paysage de désert, dunes de sables, le soleil jouant sur des teintes d'ocres, clair, foncé, puis oasis, et enfin un personnage dans un cabinet médical sommaire. Mais le médecin, c'est lui !

Jeannie

Je suis un chien très sage. J'aime les matins seul avec mon chien câlin. Quand je me réveille le matin, je vais voir mon chien s'il a bien dormi., pour moi une bonne journée c'est quand mon chien a bien dormi. Je dirais que je suis quelqu'un parmi tant d'autres, mais les gens pensent souvent que je suis différent et admirable, et ça me fait rêver.

Quand j'étais enfant, je dormais dehors avec mon chien.

Je vais vous dire un secret, mon chien est l'être auquel je tiens le plus au monde, et pourtant c'est l'animal que je trouve le plus collant et je n'aime pas du tout être suivi par quelqu'un même un animal.

Lilith

Le boulanger bavard qui s'échappe sur le toit de la boulangerie pour trouver du calme, ainsi que la poétesse en manque d'inspiration qui arrive à la fête foraine de Jaujac sont nés au Centre de Loisirs de Fabras.

Autres textes autour de la poétesse et du boulanger :

Toujours en manque d'inspiration, elle décide de feuilleter un livre de sa bibliothèque. Ses yeux se portent sur une statuette d'enfant qu'elle n'avait jamais vue auparavant, elle en est certaine, pourtant elle lui semble familière. Alors elle la scrute avec plus d'attention. Le regard de l'enfant exprime une inquiétude, peut-être une attente. Soudain elle s'aperçoit avec stupéfaction que c'est le visage de l'enfant qui peuple souvent ses cauchemars. Saisie d'un grand malaise, elle prend son carnet à idée, et tente d'écrire quelques mots pour exorciser son mal-être.

Anne-Marie F.

Je suis le noir qui s'agite dans la nuit je me régale de l'aube naissante dans les arômes enivrants du four. Au lever à 4h, je cours voir comment ma pâte a bien vécu sa nuit, signe que je l'ai suffisamment pétrie. Une bonne journée c'est quand tous les pains et les gâteaux bien installés dans les vitrines qui attendaient sagement les gourmets ont disparu dans les foyers des dévoreurs. Je dirais que je suis quelqu'un de simples et d'orgueilleux qui ressent la fierté de la tâche accomplie. Les gens pensent souvent que je les méprise car je fuis leurs compliments et leur sueur vague. Ça ne me fait rien car plus que tout ce que je préfère c'est le silence que le procure la vue infinie du toit.

J'ai toujours aimé les moments où dans le silence de mon atelier j'imaginais des mélanges de farines, de plusieurs ingrédients. Ce qui me fait le plus peur c'est de ne plus trouver à inventer des créations nouvelles, de me contenter de ce qui a du succès, d'habituer les autres aux mêmes goûts.

J'aimerais vous dire un secret : cette passion m'a été transmise par un homme que j'ai rencontré au hasard de mes errances, un homme dont j'ai oublié le nom et qui ne sait pas que je lui suis redevable

Des nuits entières, il m'a raconté les recettes de son pays.

Anne-Marie W.

Le gnome des égouts est né avec les enfants de Fabras puis a été travaillé aux séances à la bibliothèque de Jaujac et au Moulinage de Chirols, où ont également été creusées les différents croisements possibles entre les personnages, les moments charnières de leurs vies, qui ferait qu'on pourrait les rencontrer à un moment clé de leur propre histoire.

Autres textes sur le gnome des égouts :

Je suis un ours bleu de 2 mètres 10. Le soir, j'aime quand la ville s'endort pour laisser place au royaume du bas. Mon meilleur moment, c'est quand je me réveille le matin, je vais à la sortie ouest du canal 2 pour voir la lumière du soleil se lever. Une bonne journée, c'est quand la place prend vie et que même à travers les 10 000 couches de goudron, j'entends les rires des enfants et la sonnette de la boutique. Je dirais que je suis quelqu'un qui n'a pas choisi sa place mais qui a su s'adapter en voyant la beauté là où je voulais bien la voir. Mais les gens pensent souvent que je suis méchant et horriblement désagréable. Est-ce que c'est l'odeur, est-ce que c'est la taille ? Ça me fait de la peine. J'aimerais qu'on partage nos beautés à travers nos 2 mondes. J'ai toujours aimé les moments où les enfants sortent de l'école, encore pleins d'énergie. Ce qui me fait le plus peur, c'est de ne jamais pouvoir remonter dans le monde d'au dessus. Et j'aimerais vous dire un secret, je n'ai pas toujours été le gnome des égouts

Céline

Le gnome des égouts se souvenait avoir gravement péché quand il vivait sur terre. Comme il ne savait pas lire, il avait pris l'habitude de brûler tous les livres qu'il rencontrait.

Jeannie

Je suis une petite fouine qui furète dans le noir, j'aime l'aurore quand les humains s'éveille et que s'écoule l'eau claire de leurs lavabos. J'aime cheminer dans le labyrinthe sous terre et m'y perdre. Pour moi une bonne journée c'est quand au hasard de mes pérégrinations, je tombe sur un objet inattendu et fascinant. Je dirais que je suis quelqu'un d'opportuniste qui sait se saisir de glorieuses trouvailles. Mais les gens pensent souvent que je ne suis qu'un voleur, un chapardeur. Et ça me fait de la peine car je ne prends rien, je trouve. Ce qui me fait le plus peur c'est cette colonie de rats qui toujours m'attaque pour se saisir de mes rapines. J'aimerais vous dire un secret : j'ai trouvé un carnet, plein de mots magiques.

Barka

La factrice vient aussi de Fabras, et des séances au Moulinage de Chirols, mais s'est un peu écartée de son chemin dans l'écriture...

*J'ai 32 ans, je suis une hirondelle bleue, je suis le soir, le moment du thé et du whisky.
Pour me réveiller, je m'étire tout doucement. Pour moi, une bonne journée c'est quand je
peux avoir un moment pour danser. Je dirais que je suis quelqu'un de fou et ouvert, mais
les gens pensent souvent que je suis sérieuse et pas drôle et ça me met dans une colère
noire. J'ai toujours aimé les moments où je peux rêver et m'évader
Ce qui me fait le plus peur c'est de ne jamais arriver une fois à l'heure.
J'aimerais vous dire un secret, je suis enceinte de deux jumeaux.*

Olwen

*Je suis un animal féérique au flair démesuré qui se demande où peut se cacher ma
dernière idée sauvage
Ce jour avec cette idée, au soleil, je cherche encore comment tout ça s'est déclenché
alors que je marchais fermement sur mon assurance
Dès que je me lève, je me demande, comment cela a pu arriver pourtant je suis
heureuse d'être nue
Je dirais que je suis quelqu'un de fort questionné surtout dans son être intérieur
Mais les gens pensent souvent que je ne suis pas là
Ils croient que je rêve
Et ça me fait bizarre de voir qu'ils ne me voient pas alors que je lis leurs pensées
J'ai toujours aimé les moments où ils ne sont pas sûrs d'eux
Quand ils tremblent sur leurs doutes
Ce qui me fait le plus peur c'est de tomber sur une certitude défailante
J'aimerais vous dire un secret, je crois que mon carnet sacré de mes rimes les plus belles
se trouve au cœur de mon espoir le plus fou*

Daniel

*Je me sens comme une chouette chevêche et je vis la nuit. Les rues sont calmes.
Quand ma tournée est achevée, je rêve à toutes ces lettres manuscrites que je distribue
avec une joie non dissimulée. Le matin, tôt, je vais au pain, à l'ouverture de la
boulangerie, et là je réalise quand je vois le travail bien fait du boulanger, que la journée
sera belle. Je dirais que je suis quelqu'un de silencieux, à l'écoute de la vie qui passe
sans que jamais je ne me lasse. Les gens pensent souvent, comme je parle peu, comme je
ne suis pas curieuse, que je suis indifférente. Cela ne me fait ni chaud ni froid, car rester
à distance est un choix de vie, un respect de l'autre.
(..) J'aimerais vous dire un secret : pesez les mots, pesez les lettres, ne vous condamnez
pas à devenir des robots, pensez.
L'essentiel, la substantifique moelle, la nudité du décor, l'écriture, le courrier, pensez.*

Nicole

Dans le cadre du projet
L'HISTOIRE DONT NOUS SOMMES...
la compagnie Collectif Torsion souhaite remercier :

Le Salon du Livre Jeunesse de Jaujac

Les bibliothécaires de Jaujac

Les animatrices de l'EHPAD Rochemure de Jaujac

Les lecteur.ice.s :
Joana, Edy, Dominique, Anlor, Françoise, Gisèle

Ainsi que : Marianne Palteau,

Céline Malfait,
Laurie Dupré ;

et le Moulinage de Chirols
où la compagnie Collectif Torsion est résidente permanente
www.lemoulinagedechirols.org

**Projet soutenu dans le cadre
de la Convention Territoriale d'Éducation Artistique et Culturelle
sur la Communauté de Communes Ardèche des Sources et Volcans**



Expressions plurielles et écritures hors cadres

Nous sommes autant de fibres, dont la torsion génère une amplification des forces

Mairie, 7 place du Tanargue, 07380 CHIROLS

Licences entrepreneur du spectacle

PLATESV-R-2021-008424 et R-2021-008425

SIRET 49174592300046 – APE 90.01Z – RNA W751170174

Adresse correspondance : Le Moulinage de Chirols 07380 Chirols
Collectif.Torsion@gmail.com

www.CollectifTorsion.com